

CHAPITRE 1 – GRAND HÔTEL

*Si j'avais à montrer la mer à un ami pour la première fois,
c'est Étretat que je choisirais.*

Guy de Maupassant

Étretat. La Falaise d'Amont est l'endroit idéal pour écouter le bruit des vagues déchaînées, apportées par la tempête. On y rencontre toutes sortes d'oiseaux qui partagent le bleu du ciel. Un sentier serpente le long du littoral jusqu'à un point de vue inoubliable, l'horizon démasqué ! La chapelle Notre Dame de la Garde, pousse fièrement son clocher vers un ciel sans nuages. Descendant la valleeuse d'Antifer, je me retrouve sur la plage, parmi les galets inégaux, le long des escarpements crayeux. Des brins d'algues enchevêtrés jonchent le bord des vagues qui viennent lécher mes pieds. J'ôte mes chaussures pour sentir la caresse de l'eau. Elle est froide et vivifiante. Mes orteils frôlent une plume de mouette. Je lève la tête et aperçois un couple d'oiseaux blancs décrire une valse dans le ciel azurin. Au loin, sur la ligne d'horizon, un bateau cargo se dirige vers le port du Havre pour décharger sa cargaison. L'espace d'un moment, je me revois avec Erik, dans la valleeuse où nous nous étions réfugiés avant la disparition d'Ivan, mon impossible amour. Les mouettes ont dû ressentir mon tourment, car elles s'enfuient à tire-d'aile jusqu'à devenir invisibles sur l'écran de mon regard. Les jours, les semaines, les mois ont passé. J'ai tourné la page, mais rien ne s'ou-

blie. Ce voyage est là pour le confirmer. C'est un retour sur images. Je devais le faire. L'Islande et les fjords de Norvège occupent encore mes pensées. Ces souvenirs me réconcilient avec la poursuite de jours heureux. Le temps passe à une vitesse folle et l'agence de voyages qui m'employait a malheureusement dû fermer ses portes suite à la crise du Covid. Tout a une fin. Il reste les photos, les vidéos, les rires, les blagues entre collègues... Des images enfouies refont surface : les cascades et les geysers d'Islande, la petite église au toit rouge de Vik, les sources chaudes du lac Myvatn, le silence étourdissant d'Akureyri, l'infinie étendue de la plaine de Thingvellir, au pied de la « grande faille de tous les hommes », multiples pièces d'un paysage sauvage et lunaire. Je regrette les plages dorées des Lofoten, les glaciers grandioses sculptés par le vent, les rochers suspendus dans la brume où naissent les légendes. Fjords débordant de lumière... parfum de Norvège, magie d'Islande. La mer, le vent, les rochers découpés, tout me ramène à cette falaise, ce souvenir d'une paroi le long de laquelle glisse le corps d'Ivan, avant de s'évanouir dans les vagues de l'Océan. La dernière image reste gravée dans ma mémoire : le corps sans vie de l'homme que j'ai aimé à me rendre cinglée, avalé par une mer déchaînée et le bruit des battements de mon cœur meurtri, inconsolable.

Cabourg. Le Grand Hôtel est ce soir le théâtre d'une reconstitution historique réveillant Proust et ses « Jeunes filles en fleur ». J'attends que la façade s'illumine de couleurs. Entretemps, j'apprécie le coucher de soleil qui se dessine sous mes yeux, dans les dégradés de rose et de violet. Cet instant sublime l'élégance du bâtiment qui me fascine. Quelle classe cet hôtel ! En découvrant l'extérieur, on se laisse envahir par la nostalgie du temps passé. Une fois à l'intérieur de l'hôtel, on ne peut rester indifférent : le velours rouge des sièges, les chandeliers dorés, les lettres G et H entrelacées sur les portes vitrées s'ouvrant majestueusement sur la digue... Tout ici évoque le faste de la Belle époque. Aujourd'hui, la mer est

houleuse et les vagues capricieuses. Un peu comme moi ce matin. À l'abri, dans la véranda du restaurant de l'hôtel, je feuillette une brochure touristique locale. Je tombe sur un article retraçant l'épisode où John Steele, parachutiste américain, reste accroché au clocher d'une église, la nuit précédant le débarquement. Me voici transportée dans des souvenirs classés aux archives depuis longtemps : une escapade tumultueuse à Honfleur avec John, des projets et des goûts tellement différents. Il avait suffi d'un « envoyé de la mer » pour briser cette liaison fragile. Mon marin, mon marin scandaleux, mon marin fou. L'homme qui avait retourné mon cœur et mon esprit. L'homme qui m'avait subjuguée jusqu'à en perdre la raison. L'homme qui m'avait avalée, puis indécemment recrachée. Le sort s'était néanmoins retourné contre lui, car cette fois c'était la mer, SA mer, qui l'avait digéré. J'avais vu les vagues l'engloutir puis le rejeter, inanimé, sur le sable et les galets. Les flots en avaient fait leur gourmandise. Le chapitre était clos. L'océan était muet, il ne trahirait pas notre secret. Ivan était tombé, c'était un accident. Seuls Erik et moi savions. La poursuite avait été infernale, Ivan, de plus en plus menaçant. Il m'aurait tuée si Erik n'était pas intervenu.¹

La peur m'avait enfin quittée, le danger était écarté. Et pourtant, je faisais toujours les mêmes cauchemars presque chaque nuit. Je l'aimais encore et je ne parvenais pas à le chasser de mes pensées. Et s'il revenait !

Dans le film *Les Diaboliques*, un directeur d'école tyrannique est éliminé de commun accord par sa femme et sa maîtresse. Après l'avoir poignardé et noyé dans sa baignoire, elles jettent son corps dans la piscine de l'institut. Les jours suivants, en vidant le bassin pour éviter que la police ne retrouve le corps, elles s'aperçoivent que le cadavre a disparu... Quelques jours plus tard, la victime réapparaît. L'homme est vivant, le scénario n'ayant été qu'une terrifiante mise en scène des deux amants. Erik m'avait garanti qu'une telle

1 Voir *En Mer Tout est possible*

issue était inimaginable. Ivan s'était écrasé du haut de la falaise et les vagues l'avaient emporté. Fin de l'histoire. Je ne pouvais que confirmer, je l'avais vu, il n'était plus qu'un pantin désarticulé, échoué sur les rochers. Mais dans mes nuits, le pantin se réanimait. Il dansait et me montrait du doigt en ricanant. Puis le vent se mettait à souffler et les vagues se figeaient, lui libérant le passage.



J'avais revu John. Il ne fumait plus. Je lui avais demandé s'il voulait venir à Venise avec moi. Il préférait s'abstenir. Il avait voulu m'offrir un café. J'avais préféré payer le mien. Nous n'avions plus rien à nous dire, plus rien à partager. Je ne regrettais rien. Lui, je ne sais pas. Il n'avait pas l'air plus heureux ni plus malheureux qu'avant. Je n'avais été qu'une note sur sa portée. Ou alors n'avais-je été qu'un soupir...